

Patrick Valas

Je ne sais pas quoi dire *...

Comme « je ne sais pas quoi dire », c'est une parole analysante, je commencerai par le commencement selon saint Jean dans le Prologue : *In principio erat verbum*, qui est habituellement traduit ainsi : « Au commencement était la parole. »

Il y a un débat passionné entre Lacan et quelques-uns de ses séminaristes, dont Serge Leclair et Louis Beirnaert, qui seront plus tard nommés par Lacan AE et AME de l'EPF. On trouve ce débat dans la leçon du 15 juin 1955 du séminaire *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*¹. Alors que ses interlocuteurs traduisent *In principio erat verbum* par « Au commencement était la parole », Lacan soutient *mordicus* que ce Prologue de saint Jean doit se traduire par : « Au commencement était le langage. » Il va chercher ses arguments et ses références jusque dans saint Augustin et son texte « De la signification ».

Lacan dit que *verbum* n'est pas *fides*, ni l'hébreu *dabar*, car saint Jean, même s'il est nourri de l'hébreu, écrit en grec ancien et que nous avons là sa traduction en latin. *Verbum* pour Lacan, c'est la chose, le mot, le logos grec, le langage. Ce langage est antérieur à toute parole et même au *Fiat* de la Genèse. Nous sommes là dans le registre de la tradition chrétienne que Freud, du fait de son christocentrisme, ne désavouerait pas.

Lacan donc précise que pour qu'il y ait un commencement, il faut qu'il y ait quelque chose d'avant, soit le langage, qui pour lui est avant la parole. Pour l'être humain, le langage est là depuis toujours et il sera là après sa mort. C'est « le mystère du corps parlant », on ne peut pas l'élucider et il nous faut bien renoncer à rechercher l'origine du langage.

Cela tracasse Lacan quand même, qui dit quelque part une seule fois, je n'arrive pas à retrouver où, je le paraphrase, que le corps humain aurait une sorte de sensibilité, d'affinité spécifique au langage. Les animaux domestiques en témoignent aussi mais à un moindre degré : « Les animaux en mal d'homme, dits pour cela d'"hommetiques", et que pour cette raison parcourent des séismes, d'ailleurs fort courts, de l'inconscient². » Cela est

héréditaire chez eux, alors que pour les animaux sauvages c'est le contraire. On peut certes les apprivoiser, mais on ne peut pas en faire des animaux domestiques et cela depuis l'aube de l'humanité, pour ce que l'on peut en savoir.

À présent j'en viens à cette histoire de Moïse, des Tables de la Loi et de Dieu. Non pas celle du Dieu du Tétragramme (YHWH), dont il est interdit de prononcer le nom en dehors du Temple, et seulement une seule fois par le Grand Prêtre à l'occasion du *Yom Kippour*. Enfin tout cela n'existe plus, il n'y a plus de Temple, ni de Grand Prêtre. Je parle ici du Dieu de la version chrétienne après la sortie d'Égypte pendant l'Exode : Moïse va sur le mont Sinaï, convoqué par Dieu qui veut sceller une alliance entre lui et le peuple d'Israël. Moïse en sera l'intermédiaire. On a deux versions, que l'on trouve dans le Deutéronome :

1. Ou Dieu remet à Moïse les Tables de la Loi, gravées dans le marbre ;
2. Ou Dieu dicte à Moïse les Lois pour qu'il les grave sur la pierre.

À cette occasion Moïse demande à Dieu quel est son nom. Il lui répond : « Je suis ce que je suis », ou bien « Je serai qui je serai ».

Moïse va rejoindre son peuple et constate que pendant son absence il a trahi l'Alliance et se consacre à l'adoration du Veau d'or. En fureur Moïse brise les Tables de la Loi. Ensuite il retourne au Sinaï pour sceller une nouvelle alliance avec Dieu. À nouveau :

1. Ou bien Dieu remet à Moïse les Tables de la Loi, gravées dans le marbre ;
2. Ou bien Dieu dicte les Lois à Moïse pour qu'il les grave de nouveau sur la pierre.

Remises à son peuple, elles seront conservées dans l'Arche d'alliance dès la construction de celle-ci.

Pour le sujet le dilemme ici est le suivant :

1. Ou bien l'écrit a la primarité sur la parole qu'il engendre ;
2. Ou bien la parole est première par rapport à l'écrit, non sans produire parfois, au-delà de « dire » comme étant l'acte d'une énonciation, l'avènement d'un Dire, soit d'un bout de réel nouveau qui peut s'écrire et se lire.

Ce qui s'écrit et se lit, soit le lisible, est un savoir supposé sujet qui est à prendre et à apprendre, parce qu'il y a bien de l'écriture dans l'inconscient.

L'analysant, à partir des dits dont il ne peut pas se dédire, apprend à lire autrement les formations de l'inconscient que sont entre autres les rêves, les mots d'esprit, les lapsus et le *sinthome*, qui lui est un événement de corps.

Il apparaît ainsi que Dire comme verbe illustre très bien ce qu'est un signifiant « passibète ³ », qui comme tout verbe fait transition par son équivocité, au regard de la bêtise des autres signifiants dont s'engendre le sujet et qui le fixent à la stupidité de son existence.

Une remarque ici, puisque je l'ai mentionnée dans mon argument : Lacan parle de « mensonge ⁴ », pour qualifier la « dit-mension », la mension du dit. L'écrire ainsi indique que le dit n'est pas toujours forcément vrai. À cet égard il ne suffit pas de parler pour produire un Dire, mais aussi il faut bien parler, dire, pour fonder un Dire.

Avant de poursuivre je fais une petite incise ici. Freud ne nous adresse pas un petit salut avec ce qu'il déchiffre de la statue du Moïse de Michel-Ange, qui se trouve sur le mausolée du pape Jules II (un pape catholique), en la basilique Saint-Pierre-aux-Liens, alors que les chaînes qui emprisonnaient saint Pierre sont conservées dans cette basilique qui a été construite au ^v^e siècle pour cet office. Freud, à chaque fois qu'il vient à Rome, va la visiter et témoigne de la façon dont il en est bouleversé.

Il n'est pas indifférent pour nous que Freud, Michel-Ange à l'appui, réfute le fait que Moïse ait brisé les Tables de la Loi. En effet, il demande à un artiste de décomposer en plusieurs schémas le geste de Moïse, ce qui lui permet d'écrire que Moïse, s'étant levé pour briser les Tables, se ravise et va s'asseoir en les tenant sous son bras. Cela va à l'encontre de la tradition juive selon laquelle l'Alliance avec Dieu n'est jamais sans une brisure. Freud prendrait ainsi Moïse en otage, on sait ce qu'il en adviendra dans son *Moïse et le monothéisme*, son dernier ouvrage.

Au fond, ce que nous saisissons là éclaire la façon dont Freud et Lacan procèdent. À partir de ce qui leur vient de leur pratique, ce qui caractérise leurs démarches est moins lié à des marques ou des traces qui s'effacent, qu'à des frayages. Lacan dit explicitement que ceux qui l'écoutent s'emploieront à effacer les traces de son enseignement. C'est le sort des traces qui, d'être effacées par le guano des commentaires, disparaissent, non sans être devenues parfois des signifiants, qui sont autant « d'effaçons » de la Chose freudienne.

Chez Freud et Lacan, il ne s'agit pas d'engrammes, marques biologiques imprimées dans le cerveau, comme le pensent les neurologues. Par exemple, Lacan souligne que *L'Esquisse* de Freud est à lire comme l'articulation d'un discours qui procède de la logique, voire de l'ébauche d'une structure, terme dont Freud ne disposait pas en son temps. C'est ainsi que Freud comme Lacan frayent des voies, des passages, des sillons, etc., qui sont autant de frayages logiques pour éclairer ce qu'est le champ de la psychanalyse, en

nourrissant leurs propos de notes très abondantes. La logique est définie comme la science du réel. À cet égard Lacan peut-il dire qu'il n'a pas cherché à être original mais à être logique.

Dans son texte « Lituraterre ⁵ », il propose une modalité d'écriture à lire dans ses frayages, dont les ravissements de la pluie dans les plaines de Sibérie sont la métaphore. Dans ces rainures coule le désir, soit la libido, ce fluide mythique, avec ce que cela comporte de plaisir du déchiffrement, qui a ses limites dans la cure analytique et qui n'est pas sans le chiffrage de la jouissance, d'un gain de jouissance.

Les Dix Commandements sont les lois écrites de la parole. À chaque fois que l'on transgresse n'importe laquelle, il en résulte une abolition de la parole qui perd de sa fiabilité, au regard du réel qu'elle cerne.

L'interdit de l'inceste n'y figure pas, et pour cause tout interdit désigne l'objet désiré, de sorte que l'inceste, qui n'est pas nommé, est impossible à dire et donc à réaliser, sauf dans la psychose. Bien entendu l'inceste n'est pas à confondre avec la copulation, ce qui n'exclut pas pour cette dernière les ravages qu'elle cause.

Partons d'abord de ceci : la parole est notre seul moyen dans la pratique, en rappelant ici que tous les dispositifs analytiques reposent sur elle, c'est-à-dire la cure, les contrôles, la passe et par extension le cartel, et aussi bien les présentations cliniques qui sont pratiquées par quelques-uns d'entre nous. Voire aussi nos soirées savantes, nos journées, etc., pour celles-là c'est mon vœu. En effet, le dire de l'analyse ne procède que du fait que l'inconscient, d'être structuré comme un langage, c'est-à-dire *lalangue* qu'il habite, est assujéti à l'équivoque dont chacune se distingue, raison pour laquelle *lalangue* prime.

Dans son séminaire *Le Savoir du psychanalyste*, dont les séances alternent avec le séminaire *...Ou pire*, Lacan, dans sa leçon du 4 novembre 1971 ⁶, avance en le faisant écrire au tableau le terme de *lalangue*, à la stupéfaction de son auditoire. *Lalangue* est parlée, alors que pour lui le langage n'existe pas, c'est une élucubration de savoir sur *lalangue*, quant à l'inconscient c'est un savoir-faire avec *lalangue*.

Comme nous le savons, le petit d'homme est dans un bain de *lalangue* et témoigne, avec son babil et sa lallation, de la façon dont il s'en imprègne alors qu'il n'est encore qu'*infans* ou « assujéti ». Il y entre par la voie (la voix !) de *lalangue* maternelle, dans les échanges qu'il a avec sa mère. *Lalangue* plonge ses racines profondément dans le corps, en le colonisant, en parasitant sa jouissance, qu'elle civilise tout en l'animant. Elle est constitutive de l'inconscient structuré comme un langage, assimilée au tronc de

l'arbre noué au *sinthome* spécifique du sujet, alors que ses branches avec leurs feuillages sont autant de brins de jouissance. L'enfant n'en restera pas là, il lui faut faire l'apprentissage du lexique, de l'orthographe, de la grammaire et de la syntaxe, pour passer de *lalangue* dite proprement maternelle à l'idiome de sa contrée et de là à *lalangue* de son pays.

On comprend mieux ici pourquoi Lacan écrivait dans son texte « La Lettre volée » de 1955 : « [...] ce sont les scripta qui volent, alors que les paroles, hélas, restent. Elles restent même quand personne ne s'en souvient plus ⁷ ». *Lalangue* parlée prime, mais le plus fort « c'est que c'est une idée qui se confirme de ceci, que *lalangue* n'est efficace que de passer à l'écrit ⁸ ».

En effet, le réel est impossible à imaginer, à dire et à écrire, paradoxe car on ne peut le saisir que par l'artifice d'une écriture, et dans ce cas on retombe dans le « mensonge », grimace du réel, parce que ce n'est plus le réel, réel (*sic* Lacan) qui est sans ordre et sans loi. Tous les montages langagiers sont toujours mensonges selon Lacan, comme on peut parler de la vérité menteuse et aussi bien du *sinthome*.

Je cite : « [...] Descartes, lui, ne s'y trompe pas : Dieu, c'est le dire. Il voit très bien que *dieure*, c'est ce qui fait être la vérité, ce qui en décide, à sa tête. Il suffit de *dieure* comme moi. C'est la vérité, pas moyen d'y échapper. Si *Dieure* me trompe, tant pis, c'est la vérité par le décret du *dieure*, la vérité en or ⁹. »

Peut-on dire qu'au commencement était la parole, et pourquoi pas la parole de Dieu dans sa traduction lacanienne ? Au commencement « Yahvé-lalangue ». Je préviens ici, je me fous des religions, je m'en fous parce que je crois en *Dieure*. Comme analystes soyons attentifs, profère Lacan, on ne peut pas faire fi de la religion comme ça, surtout pour la vraie, soit la catholique romaine, parce qu'elle se qualifie comme telle d'être la vraie.

À partir du séminaire *Encore*, Lacan ne se rapporte plus vraiment aux mathèmes des discours, parce qu'il dit qu'il n'y a pas de transmission intégrale et que le nœud borroméen lui vient comme « bague au doigt ». En effet, Lacan avance que « le truc analytique ne sera pas mathématique ¹⁰ ». À présent pour lui et par lui, la psychanalyse doit situer son affaire selon la structure borroméenne, qui a l'avantage de résister à la mathématisation intégrale. S'il est impossible de parler et impossible de ne pas parler, du coup le nœud borroméen prend son importance, parce qu'il procède de la monstration, d'où, selon J.-C. Milner dans son ouvrage *L'Œuvre claire* ¹¹, les stratégies de l'entre-deux, du mi-dire et du pas-tout. Cela ne veut pas dire que la théorie des discours soit obsolète.

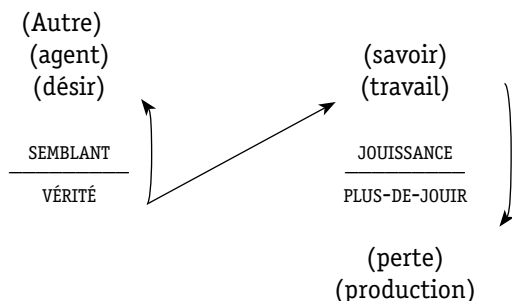
En passant de la logique modale à la logique nodale, Lacan va situer la psychanalyse entre la science et la religion, en les inscrivant comme discours sur la structure borroméenne de la façon suivante :

– S.I.R. La science symbolise les images qu'elle se donne du réel. Elle produit des « bouts de réel » de plus en plus insupportables pour le sujet ;

– I.R.S. La psychanalyse invente ce qui du réel peut se symboliser. Elle peut ainsi tamponner les effets de sens univoques que produit la science avec le concours de la religion en jouant de l'équivoque ;

– R.S.I. La religion réalise ce qui du symbolique peut s'imaginer. Elle donne sens aux avancées de la science.

Après ce long détour, j'en viens à vous montrer comment Lacan établit la matrice de la parole telle que la pratique analytique permet de la théoriser. En voici le schéma que j'ai fait à partir de ce que Lacan avance dans son séminaire *Le Savoir du psychanalyste* le 3 février 1972 ¹², je vais l'expliciter.



Toute parole s'émet d'un lieu de vérité et se déploie selon deux vecteurs : l'un aboutissant au lieu du semblant (signifiant, agent et désir) et l'autre aboutissant au lieu de la jouissance (Autre, savoir, travail, jouissance). Il s'en produit une perte, soit le plus-de-jouir (produit, production), ou encore la dîme que l'esclave doit payer au maître en plus de son travail.

Voilà établie la structure quadripartite orientée et toujours exigible depuis la découverte de l'inconscient. C'est un quadripode, sur lequel il vous sera facile de loger les quatre discours. La structure ainsi définie n'est pas celle de Lévi-Strauss, qui est fermée, alors que celle de Lacan est ouverte, permettant la permutation des lettres dont se produit un changement de discours. Par ailleurs, elle comporte une forme d'hérésie parce qu'elle inscrit d'une façon « bi-voque » des lieux qui sont inamovibles et des lettres qui changent de place et donc de sens, ce changement se faisant toujours selon une ordonnance subjective.

Il en émerge un bout de réel à chaque fois. J'ai longtemps pensé que les mathèmes n'avaient plus de raison d'être à partir de l'introduction du nœud borroméen. Or ce n'est pas vrai, parce que si le réel ne manque de rien, on peut encore y faire des trous et même le vide, c'est-à-dire ouvrir de nouveaux frayages, des artifices d'écrits qui n'invalident pas ceux qui les précèdent, en soulignant que pour la psychanalyse il n'y a rien d'intégralement transmissible.

Que l'on se rappelle quel sort Lacan fait subir à son dire : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » Il le produit pour la première fois dans son texte « Radiophonie ¹³ ». C'est ce qu'il a écrit à partir des réponses qu'il a faites à sept questions posées par M. Robert Georquin pour la Radiodiffusion belge le 6 mai 1970.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », ça c'est vraiment le Dire en béton armé d'un avènement du réel. Il le répétera à l'envi tout au long de son enseignement. Pourtant il n'en restera pas là, et ça devient :

a) « Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf entre génération voisine. » On peut illustrer cela par ce qui se transmet comme signifiants de la mère à son enfant nouveau-né ;

b) « Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf entre un homme et une femme quand elle se prête à se faire *Sinthome* pour lui, qui en même temps devient ravage, parce qu'il colonise son corps par sa jouissance phallique qui dénature pour elle sa "jouissance féminine", se spécifiant d'être au-delà, du phallus » ;

c) « Il n'y a pas de rapport sexuel sauf dans le fantasme » ;

d) Dire « qu'il n'y a pas »... c'est très suspect de ne pas être un réel.

Il y a d'autres choses comme cela chez Lacan. Par exemple dans « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », il affirme que « la jouissance est interdite à celui qui parle comme tel ¹⁴ ». Dans le séminaire *Encore* il se réconcilie avec la deuxième topique de Freud, et il dit que le signifiant est cause formelle, matérielle, efficiente et finale de la jouissance.

Lacan finira par dire qu'il n'arrive pas à trouver un signifiant nouveau, à l'égal de Newton, ce qui lui permettrait d'attraper un autre bout de réel. Avec le nœud borroméen il « tâtonne », il « cherche » comme il le dit, alors qu'auparavant il ne cherchait pas, mais trouvait, comme l'a exprimé Picasso.

On peut saisir ici que si le réel, réel (*sic* Lacan) est sans ordre ni loi, les frayages pour l'atteindre et l'éclairer peuvent être multipliés.

J'en resterai là. Suis-je parvenu à vous faire passer un Dire à travers ce que j'ai dit ? C'est vous qui me le direz.


Pour conclure, je cite encore Lacan, ce que je fais depuis quarante-sept ans, en passant par ses signifiants, selon sa méthode. Qu'il soit dit ici que l'analysant conseille de faire la même chose à son analyste. Voilà ce que Lacan écrit dans son texte « D'une réforme dans son trou ¹⁵ ». Vous pouvez le trouver sur mon site ¹⁶. Ce texte qui n'a pas été publié, je l'ai sauvé du naufrage, comme « La troisième » de Rome aussi bien.


« Le savoir ne s'apprend pas par le travail, mais par celui des autres... »

Donc, tous plagiaires de Lacan...


Alors n'hésitez pas à dire des bêtises, parce que si on ne va pas à la racine du bête, on tombe dans la connerie.


Mots-clés : verbum, fides, dabar, passibête, bête, connerie.


*  Intervention au séminaire EPFCL « La parole et son dire », à Paris le 20 avril 2017.


1.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 319 et suiv.


2.  J. Lacan, « Télévision », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 511.

3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 27.


4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 144.


5.  J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 18. Voir aussi *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, leçon du 12 mai 1971, p. 113-127.







6.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 25. *Le savoir du psychanalyste*, que Lacan tenait à la chapelle de Sainte-Anne, en alternance avec ...*Ou pire*, a été scindé en deux parties : les quatre premières leçons sont publiées à part sous le titre *Je parle aux murs* ; les autres leçons sont intégrées au séminaire ...*Ou pire*.

7.  J. Lacan, « La lettre volée », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.27.

8.  J. Lacan, *Ouverture des Rencontres de Caracas*, inédit, 12 juillet 1980.

9.  J. Lacan, « La troisième », intervention au Congrès de Rome, novembre 1974, dans *Lettres de L'EPF*, n° 16.

10.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 105.

11.  J.-C. Milner, *L'Œuvre claire*, Paris, Seuil, 1995, p. 167.
12.  J. Lacan, *Je parle aux murs*, *op. cit.*
13.  J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 403.
14.  J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 861.
15.  J. Lacan, « D'une réforme dans son trou », journal *Le Monde* du 3 février 1969.
16.  www.valas.fr